

# *Encyclo*

*Revue de l'École doctorale ED 382*

## *Économies*

Pensée critique

## *Espaces*

Politique

## *Sociétés*

Pratiques sociales

## *Civilisations*

**GILLES MARTINET \***

**DE L'ESPACE RÉSIDENTIEL AUX QUARTIERS HABITÉS :  
LES MÉTAMORPHOSES D'UNE CATÉGORIE D'ANALYSE**

La catégorie « espace résidentiel », mobilisée lors de l'élaboration de mon projet de recherche, a été progressivement déconstruite au fil des lectures et de l'avancée de l'enquête sur le terrain, au cours de ma première année de thèse en géographie. Ce processus a finalement abouti à la production d'une nouvelle catégorie d'analyse, davantage étayée théoriquement et plus féconde pour poursuivre mes recherches sur les transformations morphologiques d'espaces de la périphérie nord-ouest de la Ciudad Autónoma de Buenos Aires<sup>1</sup> et leurs interactions avec les mutations des régimes d'appropriations et des pratiques urbaines de leurs habitants.

La confrontation de la catégorie au terrain n'a donc pas eu lieu seulement lorsque j'étais à Buenos Aires. Au contraire, c'est un travail permanent, débuté dès l'élaboration du sujet de thèse et la définition de son objet principal.

Pour les géographes, le terrain n'est pas seulement un ensemble de pratiques de recherche, circonscrites temporellement et spatialement, c'est aussi l'objet d'étude, la portion d'espace sur laquelle porte le travail de recherche. Ainsi en géographie, de manière plus évidente peut-être que dans les autres sciences sociales<sup>2</sup>, l'expression « faire son terrain » peut renvoyer à deux actions, selon que l'on considère la première ou la seconde acception du mot « terrain ».

En effet, « faire son terrain », c'est d'abord choisir, délimiter et caractériser l'espace que l'on se propose d'étudier, et qui constituera le terrain de recherche. Bien que ce choix s'appuie souvent sur des

---

\* Doctorant en géographie au laboratoire « Centre de Recherches et de Documentation des Amériques » (CREDA), UMR 7227, Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3 / Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine (IHEAL).

<sup>1</sup> La « ville autonome de Buenos Aires », capitale fédérale, n'appartient pas à la province de Buenos Aires dans laquelle se trouvent les autres municipalités de l'agglomération. Son gouvernement cumule les compétences qui échoient aux provinces et celles des municipalités.

<sup>2</sup> Bien sûr, ce peut être le cas pour des chercheuses et chercheurs d'autres disciplines, dès lors que c'est la dimension spatiale qui est analysée.

catégories et des découpages préexistants – politico-administratifs le plus souvent, liés aux plans d'aménagement et d'urbanisme par exemple – on peut considérer qu'il s'agit bien de la production de son objet d'étude, dans la mesure où le géographe singularise un espace, lui donne une existence propre, en fonction de critères qu'il explicite et justifie scientifiquement. La délimitation de l'espace étudié est généralement le premier mouvement, bien qu'elle soit toujours déterminée en dernier ressort par la construction du sujet qu'il s'agit de traiter de façon pertinente. C'est le regard du géographe qui circonscrit son objet d'étude en fonction de son projet de recherche, seul ce dernier pouvant justifier l'usage de limites administratives (s'il est question de politiques publiques par exemple) ou, au contraire, l'identification d'un espace dont la cohérence et la singularité tiennent aux pratiques qui s'y déploient ou aux représentations qui s'y rattachent. Ensuite, c'est la caractérisation de cet espace qui clôt le processus de production de l'objet d'étude – les contours de l'espace pouvant varier pour correspondre à cette définition. Cette dernière s'appuie sur des catégories d'analyse dont la nature et les origines peuvent être diverses : catégories communes, mobilisées par les acteurs de cet espace, ou bien catégories canoniques de la discipline, ou encore catégories produites spécifiquement pour définir l'objet que l'on se propose d'analyser afin de traiter la problématique posée par le sujet.

« Faire son terrain », c'est ensuite mener son enquête sur place, produire et coproduire des données. Les catégories d'analyse mobilisées ou construites pour la définition de l'objet sont alors confrontées aux catégories manipulées par les acteurs ainsi qu'à l'impossibilité d'analyser toutes les données dans le cadre strict de ces catégories. Plus problématique encore : la première définition de l'objet peut nous amener à passer à côté de processus ou d'éléments déterminants, qui ne peuvent être observés ou pensés depuis le cadre d'analyse choisi. La définition de l'objet doit donc rester ouverte, et les catégories d'analyse envisagées doivent être questionnées tout au long du processus de recherche.

Dans un premier temps, avant le premier séjour sur le terrain, il s'agissait de consolider théoriquement la catégorie la plus communément utilisée pour qualifier mon objet d'étude, celle d'espace résidentiel, afin de mieux élaborer celui-ci. Les limites épistémologiques et méthodologiques liées à l'emploi de cette catégorie ont ensuite abouti à la recherche de catégories alternatives, puis à la progressive construction d'une catégorie spécifique, davantage opératoire dans le cadre de ce projet de recherche.

***Mobiliser et affermir une catégorie d'analyse pour choisir, circonscrire et caractériser son terrain***

Le sujet de ma recherche porte sur les relations entre d'une part la « verticalisation » induite par la construction d'immeubles de logement dans des quartiers de la périphérie nord-ouest de la ville de Buenos Aires – qui se caractérisaient jusqu'alors par la prédominance quasi absolue des maisons individuelles dans leur trame urbaine – et, d'autre part, les pratiques ainsi que les représentations de ces espaces, et plus largement la manière dont leurs habitants se les approprient.

Les deux quartiers qui ont été retenus, Villa Urquiza et Villa del Parque<sup>3</sup>, sont ceux dans lesquels l'intensité de la verticalisation semble la plus importante depuis une dizaine d'années. Ce sont des espaces de la périphérie de la ville de Buenos Aires, qui se trouvent aujourd'hui dans une position centrale ou péricentrale dans l'agglomération. Ils sont relativement homogènes socialement, hébergeant principalement les diverses strates des classes moyennes portègues. Leurs tissus économiques sont très réduits et ils offrent peu d'emplois – presque exclusivement dans le commerce de détail et les services à la personne. La caractérisation de ces espaces a été pour moi d'autant plus problématique qu'ils sont banals – de véritables portions d'espaces urbains ordinaires – et qu'ils ne semblent *a priori* pas dotés des caractéristiques qui ont attiré le regard des géographes des espaces urbains latino-américains<sup>4</sup>. Dans la bibliographie argentine, ils sont le plus souvent désignés comme des *barrios residenciales*, ou des *espacios residenciales*<sup>5</sup>. Cette dénomination a généralement davantage

<sup>3</sup> Les noms de ces quartiers remontent à leurs premiers lotissements, au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ce sont aujourd'hui leurs noms officiels (Buenos Aires compte 48 quartiers) et ils sont la manière la plus courante de désigner ces espaces (ce qui n'est pas toujours le cas pour des quartiers plus petits), même si leurs limites ne sont pas toujours bien connues de leurs habitantes et habitants.

<sup>4</sup> La synthèse bibliographique réalisée dès l'élaboration du projet de thèse a clairement montré que les recherches urbaines latino-américaines se concentrent sur les espaces urbains caractérisés par l'informalité et la pauvreté, sur ceux des élites économiques, sur les principaux espaces commerciaux, sur les différentes formes des quartiers fermés, sur les rares projets de logements publics, sur les questions de transport et sur des phénomènes comme la fragmentation urbaine ou les différentes modalités de gentrification. Les espaces habités par des personnes appartenant aux classes moyennes sont donc peu étudiés, et lorsqu'ils le sont c'est le plus souvent à travers le seul prisme des trajectoires résidentielles.

<sup>5</sup> Ce qui signifie en français « quartiers résidentiels » ou « espaces résidentiels ». Le terme *barrio* renvoie davantage à un certain type de forme urbaine, caractérisée par la maison individuelle, et des relations de voisinage très développées, qui valorisent l'entraide. C'est le terme le plus employé dans les entretiens.

pour fonction de les distinguer du centre économique ou des quartiers plus commerciaux et animés en soirée ; elle est en quelque sorte comme une définition par la négative, jamais véritablement explicitée. Néanmoins, c'est essentiellement de cette manière que sont caractérisés ces quartiers, peut-être parce que leur situation intermédiaire au sein de l'aire urbaine – ni vraiment périphérique ni tout à fait centrale – complique le recours aux catégorisations des espaces urbains reposant sur un découpage radioconcentrique, qui définit les espaces en fonction de leur distance au centre. Considéré ainsi, « espace résidentiel » n'est donc pas une catégorie d'analyse pleinement opérante puisqu'elle ne repose sur aucun critère explicite. Afin de mener à bien ce travail en reprenant cette catégorie, il a d'abord semblé intéressant d'interroger ses fondements et de proposer quelques éléments de redéfinition.

Premièrement, force est de constater que, si l'expression est généralement présente dans des articles qui traitent d'espaces où les logements occupent la majeure partie du bâti, elle y est rarement définie. De façon générale, elle semble plus renvoyer à une évidence floue qu'à une notion claire, comme l'illustre son absence de deux des principaux dictionnaires de référence de la géographie humaine, en français et en anglais, le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*<sup>6</sup> et le *Dictionary of human geography*<sup>7</sup>.

Cette catégorie repose essentiellement sur une lecture fonctionnelle de l'espace, évidente lorsqu'on se penche sur une catégorie proche qui est, elle, clairement définie : celle de « zone résidentielle ». Cette catégorie est issue des plans d'urbanisme qui, en France comme en Argentine, opèrent un découpage fonctionnel de l'espace et tendent ainsi à structurer la production d'espaces différenciés par les fonctions auxquelles ils sont dédiés. Ainsi, « dans une ville ou une commune de banlieue, [la zone résidentielle] s'oppose à la zone d'activités, et en particulier à la zone industrielle, au quartier commercial ou de bureaux, mais aussi aux zones mixtes (habitat-activités), aux secteurs de grands équipements », et ce quelles que soient les formes de l'habitat et la morphologie urbaine<sup>8</sup>. Encore une fois, c'est en creux qu'est définie la « zone résidentielle », ce qui est révélateur de la façon dont on la pense.

De la même manière, « espace résidentiel », repose donc sur un

---

<sup>6</sup> Jacques LEVY et Michel LUSSAULT (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (édition revue et augmentée), Paris, Belin, 2013 (2003).

<sup>7</sup> Derek John GREGORY, Ronald John JOHNSTON, Geraldine PRATT, Michael John WATTS, Sarah WHATMORE (dir.), *The dictionary of human geography*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2009.

<sup>8</sup> Françoise CHOAY et Pierre MERLIN, *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement* (4<sup>e</sup> éd.), Paris, Presses universitaires de France, 2015 (1988).

découpage fonctionnel de l'espace, comme les catégories « d'espace industriel » ou « d'espace commercial ». Cependant, la fonction résidentielle est « la fonction essentielle de l'espace urbain » et, « en dehors du centre et des quartiers d'usines et d'entrepôts, où les résidences sont exceptionnelles, elles se rencontrent partout ailleurs<sup>9</sup> ». Ici, cette division fonctionnelle ne repose pas sur la présence de la fonction considérée dans l'espace, comme c'est le cas pour un « espace touristique » ou un « espace commercial », mais sur son omniprésence, à l'exclusion des autres.

L'espace résidentiel se caractérise donc par une certaine monofonctionnalité, qui ne tolère que les activités et les services directement en lien avec la résidence, répondant aux besoins du quotidien. Cette définition est très proche de celle des « quartiers d'habitat » qui, lorsque l'habitat est qualifié (habitat pavillonnaire, collectif, ancien, dégradé), couple à une définition fonctionnelle une définition morphologique. Les deux formules, également courantes et admises, renvoient donc à des catégories d'analyse très semblables. Toutefois, dans la pratique, elles ne sont pas tout à fait interchangeables. Il existe une certaine tendance à réserver la catégorie « espace résidentiel » aux « quartiers riches d'une ville » tandis que « les autres [habitants] doivent se contenter de simples quartiers d'habitat<sup>10</sup> ». Cette distinction est visiblement aussi courante dans la géographie française portant sur des espaces d'Europe de l'Ouest que dans les travaux de langue anglaise portant sur des espaces européens et nord-américains. Cette connotation, presque jamais explicitée, est également présente dans des travaux en langue espagnole traitant d'espaces urbains sud-américains. Ici, quelles que soient les formes de l'urbanisation, le plus souvent seuls les quartiers aisés sont considérés comme des « espaces résidentiels », en particulier dans les travaux traitant de l'aire métropolitaine de Buenos Aires (AMBA). Ces derniers qualifient ainsi aussi bien les quartiers d'habitat collectif denses de Belgrano que les quartiers fermés périurbains. Spécifiquement, la bibliographie portant sur les quartiers du Nord-Ouest de Buenos Aires, en sociologie comme en géographie, tend à expliciter cette connotation dans la mesure où elle étudie souvent le rapport entre les catégories sociales qui habitent ces espaces et leurs modalités de production.

Les terrains d'étude ont donc été définis, préalablement au terrain,

---

<sup>9</sup> Jacqueline BEAUJEU-GARNIER, *Géographie urbaine* (5<sup>e</sup> éd.), Paris, Armand Colin, 1997 (1980).

<sup>10</sup> Roger BRUNET, Robert FERRAS, Hervé THÉRY (dir.), *Les mots de la géographie : dictionnaire critique*, Montpellier, GIP RECLUS, 1997 (1992).

principalement à partir de l'importance primordiale de la fonction résidentielle, mais aussi à partir des formes de l'habitat dominantes et des caractéristiques sociales des habitants. Or, en géographie, certaines méthodologies sont spécifiquement attachées à des types d'espaces. Ainsi, à partir du moment où l'on a catégorisé l'espace d'une manière particulière, on en observe certains éléments et processus avec des méthodologies prédéterminées. En ce qui concerne les espaces résidentiels, c'est le parc de logements qui concentre la majeure partie de l'attention : il s'agit de décrire ses formes, d'analyser ses conditions de production et d'enquêter sur ses modalités d'occupation. C'est donc dans cette perspective que s'est construit le premier séjour de recherche sur le terrain, qui a abouti au questionnement et à la transformation de la catégorie mobilisée pour définir l'objet de recherche.

### ***Fissures et consolidations : la catégorie d'analyse à l'épreuve du travail de terrain***

Lors du travail de terrain, les premiers entretiens m'ont permis de souligner l'importance de la mobilisation de cette catégorie d'analyse. Cependant, il est apparu rapidement que certains phénomènes sociaux ne pouvaient pas être pensés dans ce cadre, et que ce dernier devait donc être questionné. La construction d'une nouvelle catégorie d'analyse, ou la combinaison de diverses catégories, ont alors été envisagées pour poursuivre ce travail.

### ***L'espace résidentiel : une catégorie mobilisée par les acteurs***

Il est rapidement apparu que cette caractérisation est bel et bien mobilisée par des acteurs de ces espaces. En effet, les membres de l'administration de la ville de Buenos Aires rencontrés se réfèrent tous à ces quartiers comme à des espaces où les enjeux sont liés principalement au logement et aux infrastructures de transport qui conduisent depuis ces quartiers vers le centre. Dans les actions publiques, ces quartiers sont donc pensés comme « résidentiels », principalement parce que les activités économiques y sont statistiquement peu développées. Plus encore, lors des entretiens semi-directifs réalisés avec les habitants<sup>11</sup>,

---

<sup>11</sup> Une quarantaine d'entretiens compréhensifs avec des habitantes et des habitants ont été réalisés, lors de trois terrains différents. Ce sont des entretiens d'une durée de deux heures environ, qui portent autant sur la trajectoire résidentielle de ces personnes que sur leurs pratiques et représentations urbaines actuelles. Cet article, issu d'une communication réalisée en 2016, s'appuyait originellement sur les entretiens conduits lors de la première enquête exploratoire. Les données recueillies lors des terrains

les expressions « *espacio residencial* » ou « *barrio residencial* » sont omniprésentes dès qu'il s'agit de décrire leur lieu de vie. Dans leurs discours, elles correspondent essentiellement aux faibles diversité et densité des activités économiques dans le quartier, mais aussi à la présence de nombreux commerces alimentaires de proximité et, surtout, à la tranquillité. C'est souvent ce dernier élément qui est mis en avant, principalement en soulignant le contraste qui existe entre cet espace et les quartiers du centre de Buenos Aires. Le plus souvent, la tranquillité renvoie tant à la relative faiblesse du trafic automobile qu'à la sécurité des personnes et des biens, que les habitants jugent satisfaisante pour des espaces au sein de l'AMBA. Toutefois, elle n'est pas uniquement chargée d'une valeur positive, et certains déplorent la relative absence de lieux de sortie, culturels notamment.

Ainsi, presque tous les habitants de la zone définissent leur espace de résidence en mobilisant cette catégorie.

La pertinence de l'usage de cette catégorie pour étudier ces deux quartiers tient aussi à la nature des processus qu'ils connaissent actuellement, qui semblent *a priori* être liés à sa fonction résidentielle. Les changements dans la morphologie du quartier sont principalement provoqués par la construction de nouveaux immeubles de logement, dans des espaces auparavant occupés essentiellement par des maisons individuelles. Il s'agit donc bien d'une transformation qui est due à la fonction résidentielle de l'espace, qui affecte le parc de logement et les types d'habitat. De plus, il ressort de l'étude des mobilités quotidiennes des premiers habitants interrogés que les activités professionnelles et récréatives se font essentiellement dans d'autres quartiers. L'importance des mobilités quotidiennes entre ces quartiers et ceux du centre est directement liée à la concentration des investissements dans l'immobilier autour des stations de métro créées lors du prolongement de lignes existantes, qui produisent, pour les navetteurs, des logements bien reliés au centre.

Cependant, le fonctionnement de ces quartiers ne peut se réduire à sa fonction résidentielle et cette catégorie gêne dans l'analyse de la multifonctionnalité de l'espace.

#### *La catégorie est débordée : la multifonctionnalité de l'espace*

En se concentrant toujours sur la construction des immeubles de logement, il apparaît que cet espace peut être pensé tout autant comme un espace d'investissement que comme un espace résidentiel. En

---

suivants ont confirmé ces premiers résultats.



effet, ces nouveaux immeubles ne sont pas produits uniquement pour répondre à une demande de logement. Dans un contexte d'instabilité économique et de contrôle des changes, l'immobilier est devenu la valeur refuge qui draine l'épargne des classes moyennes<sup>12</sup>. Beaucoup d'appartements livrés servent uniquement comme placements sûrs, voire comme réserves de valeur, et ne sont en réalité pas destinés au logement<sup>13</sup>. La faiblesse des impôts sur l'immobilier et la hausse croissante des prix du marché rendent cela possible, puisque le fait de maintenir un logement vide ne représente pas, dans ces conditions, une perte économique. Au contraire, la hausse des prix de l'immobilier assure aux investisseurs des bénéfices importants même si leurs biens demeurent inoccupés plusieurs années. Ainsi, ces quartiers doivent être saisis en tant qu'espaces d'investissement, presque indépendamment de leur fonction résidentielle – cette caractéristique motivant tout de même la localisation des investissements.

Plus encore, étudier cet espace en tant qu'espace résidentiel masque la diversité des activités économiques que l'on peut y observer.

Bien sûr, l'augmentation de la densité fait émerger de nouvelles activités économiques dans les deux quartiers : les bars, restaurants et autres lieux de sortie se multiplient. Plus encore, cette multifonctionnalité ne recoupe pas seulement des activités supports, désignées par les termes d'« économie résidentielle » ou d'« économie domestique », mais aussi parfois des activités appartenant à ce que Laurent Davezies dénomme « base productive<sup>14</sup> », dont l'importance est difficile à mesurer, notamment lorsqu'elles se développent de manière informelle. Ainsi, certains appartements sont occupés par de petits ateliers ou par des bureaux, dont l'activité n'est pas destinée uniquement aux habitants du quartier. Le logement est même parfois choisi parce qu'il permet d'y exercer des activités commerciales, depuis la couture jusqu'au *marketing en freelance*. Ce phénomène vient

<sup>12</sup> Luis BAER et Mark KAUF, « Mercado inmobiliario y acceso a la vivienda formal en la Ciudad de Buenos Aires, y su contexto metropolitano, entre 2003 y 2013 », *EURE (Santiago)*, 2016, 42 (126), p. 525.

<sup>13</sup> D'après les données du recensement de 2010, on dénombre 341 000 logements vacants, qui représentent 11 % de l'ensemble des logements du Gran Buenos Aires, la proportion de logements vides augmentant dans les espaces centraux. Eva GARCÍA PÉREZ, « Urbanismo inmobiliario, una década de carencia habitacional en Buenos Aires (2001-2011) », in Juan José MICHELINI (dir.), *Desafíos metropolitanos. Un diálogo entre Europa y América Latina*, Madrid, Catarata, 2014, p. 146-168.

<sup>14</sup> Appartiennent à la base productive d'un espace les activités économiques qui exportent des biens et des services hors de cet espace, assurant donc des flux de capitaux vers ce dernier. Laurent DAVEZIES, « Il y a économie résidentielle et économie résidentielle... », *Pour*, 2008, 199, p. 50-52.

s'ajouter à l'augmentation du nombre croissant de parcelles occupées par des commerces ou des activités de service. Ces espaces sont donc véritablement multifonctionnels, de l'échelle du logement à celle du quartier où se déploient diverses activités.

La catégorie « espace résidentiel », comme elle était pensée jusqu'alors, ne permet donc pas d'observer et d'analyser les appropriations des espaces étudiés et leurs transformations. Elle est débordée par la complexité des pratiques spatiales. Pour résoudre cette difficulté, il s'agit de mobiliser d'autres catégories d'analyse, avant de construire une catégorie adéquate, opérationnelle, pour penser ces espaces dans le cadre de ce projet de recherche, la définition de l'objet dépendant bien sûr du sujet que l'on se donne.

### *Un objet qui rentre dans diverses catégories*

Face à l'impossibilité d'analyser les processus à l'œuvre dans le cadre de la catégorie « espace résidentiel », un premier mouvement m'a conduit à mobiliser d'autres catégories d'analyse.

Premièrement, il faut prendre en compte le fait que les transformations de ces espaces peuvent être pensées comme le fruit d'une situation sociale et économique particulière, impliquant certains choix de localisation des investissements. Ce que j'ai nommé précédemment « espace de l'investissement » peut être analysé en mobilisant la catégorie « d'espace du capital », développée par David Harvey<sup>15</sup>. Cette dernière semble particulièrement intéressante pour analyser le processus de production de nouveaux biens immobiliers et la différenciation interne de ces espaces à travers la densification de certains lieux et l'émergence de nouvelles centralités locales. Ces phénomènes peuvent ainsi être pensés comme les résultats du développement inégal de l'espace.

Deuxièmement, le recours au binôme conceptuel centre/périphérie semble être également opérant et une seconde catégorisation possible repose donc sur la position de ces quartiers dans l'aire urbaine, que l'on peut qualifier de « péricentrale ». En effet, les transformations morphologiques et la densification sur lesquelles porte la recherche sont très largement liées à un rétrécissement des distances qui séparent ces quartiers du centre de Buenos Aires, du fait notamment de l'extension des lignes de métro. Cette amélioration du réseau de transport en commun renforce les interactions entre ces quartiers et les centres d'emploi, *au sein d'un système métropolitain*. Ainsi, il ressort

---

<sup>15</sup> David HARVEY, *Spaces of Capital: Towards a Critical Geography* (1<sup>re</sup> ed.), New York, Routledge, 2001.

de l'analyse des parcours résidentiels des habitants que la proximité au centre est déterminante dans leurs choix résidentiels. Cela nous amène à considérer cet espace comme un « péricentre », directement en contact avec les espaces centraux<sup>16</sup>.

Néanmoins, la réflexion autour de l'importance de la centralité dans la définition de ces espaces ne peut s'arrêter ici. La densification qu'ils connaissent est elle-même à l'origine de l'apparition de nouvelles centralités, qui organisent l'espace à l'échelle du quartier. Plus largement, le processus de métropolisation transforme profondément les centralités<sup>17</sup>. Les catégories dérivées du binôme notionnel centre/périphérie semblent donc pertinentes pour saisir et analyser les recompositions de ces quartiers.

Ce sont là seulement deux exemples parmi les nombreuses autres catégories pouvant être mobilisées pour caractériser les différentes dimensions de cet espace. Malheureusement, la multiplication des catégories d'analyse tend à segmenter les phénomènes observés et rend la compréhension de l'ensemble des processus étudiés d'autant plus délicate. Au cours du travail de terrain, il a donc semblé nécessaire de définir les contours d'une catégorie d'analyse adaptée, qui permette de définir et penser l'objet d'étude dans son ensemble.

*Élaborer une catégorie adaptée au sujet : vers les espaces habités*

La production d'une catégorie d'analyse opératoire, adaptée au sujet et à son objet, s'est fondée en premier lieu sur la déconstruction de la catégorie « espace résidentiel », qui s'est appuyée sur l'analyse des conditions et contextes de production de cette catégorie. Cette catégorisation fonctionnelle est fortement située, et liée à son contexte de naissance, c'est-à-dire l'Europe et les États-Unis à l'époque de l'extension des *suburbs* et du triomphe de l'urbanisme du zonage. Elle renvoie à une vision normée de l'espace et de ses usages, fortement liée à la pensée technocratique du zonage.

Cette catégorie semble donc davantage renvoyer à la façon dont sont pensés ces espaces par les aménageurs qu'à leur fonctionnement réel. Si on reprend le triptyque développé par Henri Lefebvre,

---

<sup>16</sup> Jean-Pierre PEYON, « Les quartiers péricentraux nantais : de la stabilité au mouvement », in Jacques CHEVALIER et Jean-Pierre PEYON (dir.), *Au centre des villes. Dynamiques et recompositions*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 127-150.

<sup>17</sup> Frédéric GASCHET et Claude LACOUR, « Métropolisation, centre et centralité », *Revue d'Économie Régionale & Urbaine*, fév. 2002, 1, p. 49-72.

« espace résidentiel » permet davantage d'étudier l'espace conçu que l'espace vécu et l'espace perçu<sup>18</sup>. Or, ce projet de recherche s'attache principalement aux deux derniers termes du triptyque, qui renvoient à l'espace représenté et pratiqué par ceux qui le vivent.

Cette approche conduit à la mobilisation de deux notions qui permettent de sortir de cette vision fonctionnaliste et d'ouvrir la conception étroite de la « résidence » : l'habiter et l'appropriation de l'espace. Il ressort nettement de l'analyse des discours et des pratiques des enquêtés que ces espaces ont comme fonction principale d'être habités, et ce d'une manière spécifique. Je mobilise ici « l'habiter » dans un sens assez proche de celui que Mathis Stock<sup>19</sup> donne à cette notion : elle est « fondamentalement une question de pratiques, associées aux représentations, valeurs, symboles, imaginaires qui ont pour référent les lieux géographiques ». Construire l'analyse à partir de « l'habiter » permet de saisir le fonctionnement de ces espaces dans leur intimité quotidienne<sup>20</sup>, de saisir à travers une approche anthropologique les faits sociaux qui se reproduisent dans et avec l'espace<sup>21</sup>.

En élargissant la portée de cette notion, dans une démarche inspirée de la mésologie<sup>22</sup>, il s'agit de mettre en lumière la manière dont les habitants font de ces espaces urbains une ressource et contribuent ainsi à leur production, à travers leurs pratiques et leurs représentations. Il est ainsi possible de penser ces espaces dans la relation que leurs habitants entretiennent avec eux, au cours de laquelle ces espaces sont

---

<sup>18</sup> Henri LEFEBVRE, *La production de l'espace* (4<sup>e</sup> éd.), Paris, Economica, 2000 (1974).

<sup>19</sup> Mathis STOCK, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *Espaces Temps net*, Travaux, 2004. J'ai également appuyé ma réflexion sur les lectures de Michel LUSSAULT, Chris YOUNÈS et Thierry PAQUOT, *Habiter, le propre de l'humain*. Paris, La Découverte, 2007 et de Thierry PAQUOT, « Habitat, habitation, habiter : Ce que parler veut dire... », *Informations sociales*, 2005, 123 (3), p. 48-54.

<sup>20</sup> La notion d'habiter est entrée dans les sciences sociales notamment grâce au deuxième tome de *L'Invention du quotidien* de Michel de Certeau (1990), sous-titré *Habiter, cuisiner* (Michel DE CERTEAU, Luce GIARD et Pierre MAYOL, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1990, 1<sup>re</sup> éd. 1980). Elle est donc dès le départ ancrée dans la quotidienneté de la vie sociale. C'est toujours dans cette voie que s'est inscrite la journée d'étude organisée le 22 septembre 2014 à l'Université Paris Diderot – Paris 7 par les représentantes des doctorants du laboratoire « Identités, Cultures, Territoires » (ICT) et intitulée « Habiter, lieux de vie et façons de vivre. Une approche pluridisciplinaire du quotidien » : voir *Encyclo*, 2015, 6, p. 9-124.

<sup>21</sup> Marion SEGAUD, *Anthropologie de l'espace - Habiter, fonder, distribuer, transformer*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 2010 (2007).

<sup>22</sup> Méthode analytique développée par Augustin Berque. Augustin BERQUE, *Écoumène : Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin Poche, 2009 (2000) et Augustin BERQUE, *La mésologie, pourquoi et pour quoi faire ?*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2014.

transformés tant dans leurs dimensions matérielles qu'idéelles.

L'enjeu est de lier cette approche aux logiques économiques et patrimoniales qui sont à l'origine de la transformation morphologique du quartier. Pour ce faire, « l'habiter » est complété par la mobilisation de la notion d'appropriation de l'espace, théorisée notamment par Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre<sup>23</sup>. Cette notion permet de penser la manière dont l'habiter est déterminé par les rapports sociaux auxquels il donne une nette dimension spatiale, participant ainsi à leur reproduction. L'analyse porte alors sur les « régimes d'habiter » et les modalités d'appropriation. Ainsi, la production de ces espaces peut être pensée depuis la façon dont leurs habitants interagissent avec eux, bien loin de l'approche trop étroitement fonctionnelle véhiculée par la notion d'espace résidentiel.

Pensés comme « habités » et « appropriés », la catégorisation de ces espaces passe logiquement par la définition des groupes sociaux qui en sont les acteurs. Ils peuvent donc être pensés comme des « espaces de l'habiter des classes moyennes » – ce qui permet d'ailleurs d'explicitier la connotation que véhicule généralement l'expression « espace résidentiel », d'espace d'habitat de population aisée. Cette ébauche de catégorie permet de penser leur spécificité et d'analyser la façon dont un groupe social s'appuie sur la production d'un espace spécifique pour assurer la stabilité de sa position sociale. Ici, cette catégorisation

---

<sup>23</sup> Bien qu'Henri Lefebvre en fasse un élément important de la production de l'espace, comme le note Jean-Yves Martin (Jean-Yves MARTIN, « Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre », *Articulo - Journal of Urban Research*, 2006), cette notion est longtemps demeurée relativement peu employée en géographie. Elle a été adaptée à la géographie et largement mobilisée notamment par Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre. Fabrice RIPOLL et Vincent VESCHAMBRE (dir.), *L'appropriation de l'espace. Sur la dimension spatiale des inégalités sociales et des rapports de pouvoir*, Rennes, PU Rennes, *Noroi*, 195, 2005. Fabrice RIPOLL et Vincent VESCHAMBRE, « L'appropriation de l'espace : une problématique centrale pour la géographie sociale », in Raymonde SÉCHET & Vincent VESCHAMBRE (dir.), *Penser et faire la géographie sociale : Contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Rennes, PU Rennes, 2006, p. 295-304. Vincent Veschambre note par exemple que si « la notion d'appropriation semble souvent utile aux auteurs » du *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, sous la direction de Jacques Lévy et Michel Lussault, « puisqu'elle figure dans le lexique, est présente dans 39 entrées (dont 22 fois en référence à l'espace), apparaissant même dans certaines des entrées majeures », elle n'apparaît cependant « jamais centrale ». Il note : « de manière significative, il n'y a pas d'entrée appropriation et à quelques exceptions près, elle n'est pas utilisée pour définir d'autres notions [...] [elle] n'apparaît au premier plan que dans trois entrées ». Vincent VESCHAMBRE, « La notion d'appropriation », in Fabrice RIPOLL et Vincent VESCHAMBRE (dir.), *L'appropriation de l'espace, op. cit.*, p. 115-116.

permet de penser les différentes dimensions de l'appropriation de ces espaces par les membres des classes moyennes qui les habitent. Pour la majorité des personnes rencontrées, les trajectoires résidentielles s'ancrent durablement dans ces quartiers, sur plusieurs générations. Ces espaces habités sont aussi ceux où se tissent des réseaux sociaux activés et renforcés régulièrement, où se déploient de nombreuses pratiques urbaines, de la promenade aux sorties au restaurant ou dans un centre culturel, en passant par la scolarisation des enfants. Mais c'est aussi un espace approprié matériellement, à travers la constitution d'un patrimoine immobilier, filet de sécurité essentiel pour ces classes moyennes qui cherchent à limiter les fluctuations de leur niveau de vie, dans une économie nationale instable.

Plus encore, penser ces espaces ainsi permet d'analyser différents régimes de cet « habiter » : si un régime marqué par les fortes appropriations et pratiques de l'espace du *barrio* perdure, les habitants des nouveaux immeubles construisent des formes d'appropriation des espaces urbains plus complexes et réticulaires, qui dessinent des espaces habités archipélagiques à l'échelle de la métropole.

### ***Conclusion***

Cette expérience de recherche illustre la manière dont l'observation transforme la définition de ce que l'on se propose d'observer. Les catégories d'analyse, loin d'être des outils préexistants, figés, doivent être déconstruites, manipulées, remodelées pour soutenir le projet de recherche.

Ici, le dialogue entre les observations conduites sur le terrain et les théories produites par la discipline – ou d'autres sciences sociales – a conduit à dépasser une simple catégorisation fonctionnelle des espaces étudiés. La notion « d'habiter » élargit l'angle de vue, car « habiter un espace » ce n'est pas seulement y résider, mais c'est aussi se l'approprier, voire s'identifier à lui. Cela passe par la mise en place de pratiques et d'usages divers, qui peuvent même parfois entrer en conflit avec sa fonction résidentielle, comme ici le développement d'activités économiques qui « troublent le calme ». Ainsi, en considérant l'habiter dans un sens qui dépasse le simple hébergement pour embrasser les différents régimes d'appropriations et les fonctions que les acteurs attribuent à ces espaces, le caractère monofonctionnel de ces derniers s'estompe et ils peuvent être analysés dans leur complexité. Les saisir comme « espaces habités » permet de saisir la complexité de ces espaces et de mettre en œuvre une géographie des pratiques urbaines.

Cet exemple illustre l'indispensable discussion de catégories d'analyse situées, déterminées par leur contexte d'émergence. Ceci est peut-être plus évident pour des catégories forgées en situation coloniale, comme celle d'« ethnie », ou les catégories marquées par les relations dissymétriques postcoloniales, comme celle de « Suds ». Cependant, en géographie, toutes les catégories construites pour traiter d'espaces urbains européens ou nord-américains, même celles d'apparence banale et d'usage aussi répandu qu'impensé, doivent être déconstruites et transformées, avant d'être éventuellement mobilisées pour étudier d'autres espaces, sans pour autant tomber dans le particularisme et considérer que les réalités urbaines de ces espaces leur seraient toutes spécifiques.

# Encyclo

Revue de l'École doctorale 382

## HOMMAGE À ÉTIENNE TASSIN (1955-2018)

---

### DOSSIER THÉMATIQUE : MÉTHODOLOGIE DE L'ENQUÊTE EN SCIENCES SOCIALES

---

**Ludovic JOXE, Elsa PARIS** | Les catégories d'analyse à l'épreuve du terrain

**Camille DUTHY** | Difficultés empiriques et théoriques de la définition d'une population d'enquête : le cas des « solos »

**Jérôme FRESNEAU** | Le terrain exploratoire comme outil méthodologique de confrontation du projet de recherche et du contexte étudié

**Morgane LE GUYADER** | Enquêter sur les rapports d'altérité à San Andres et Old Providence (Colombie) : les limites de la notion de "créolisation" et la nécessité d'une approche transnationale

**Fred BIYELA** | La « Sorcellerie » : une catégorie problématique des pouvoirs au sein de l'Église de Zéphirin (Congo-Brazzaville)

**Victor Albert BLANCO** | L'islamophobie à l'épreuve du terrain

**Gilles MARTINET** | De l'espace résidentiel aux quartiers habités : les métamorphoses d'une catégorie d'analyse

### VARIA

---

**Enrico TONIOLO** | « Tendances nettement révolutionnaires » : la surveillance de la presse communiste italienne publiée en France dans l'entre-deux-guerres

### RÉSUMÉS DE THÈSE

---

**Louisa BARALONGA** | Le racisme colonial : de l'esclavage à la politisation. Le cas de l'association antiraciste *Les Indivisibles* (2007-2012)

**Ebru EREN** | De la culture éducative à la culture métalinguistique. Les contextualisations de la description du français dans les discours grammaticaux en Turquie

**Beshir HARES** | Développer les sous-habilités d'expression orale en FLE par le programme de réflexion « *thinking curriculum* »

**Li-Chi WU** | Approche textométrique de l'analyse d'opinions : l'exemple de la crise entre la Chine et Google (2010)

**Jeanne WEEBER** | La Stratégie de la fuite. Folie et antipsychiatrie dans le roman de 1960 à 1980

### COMPTE RENDU DE LECTURE

---

**Romain MILLOT** | K. Tempest, *Brutus. The Noble Conspirator*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2017

### RÉSUMÉS, MOTS-CLÉS ET BIOGRAPHIES DES AUTEUR.E.S

---

